

Les Amis du Jour du Seigneur

À la télévision de Radio-Canada,
en collaboration avec les évêques catholiques du Canada



HOMÉLIE DU 15 SEPTEMBRE 2019
VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE, C

HOMÉLISTE : Père Gilles Pelland

La liturgie de ce matin propose à notre prière trois paraboles tirées de l'Évangile de Luc: la brebis qui s'était éloignée et qu'on ne trouvait plus, les quelques sous qu'une pauvre femme avait égarés, l'accueil du fils qui était parti et qui revient. Les trois paraboles évoquent le même mystère: la tendresse de Dieu à la recherche de ce qui était perdu, qui trouve avec allégresse ce qui est toujours resté pour lui si précieux. On peut lire aussi la parabole de la brebis perdue chez s. Matthieu mais dans un contexte différent. Matthieu veut montrer que le Bon Pasteur aime toutes ses brebis. Une seule se perd. Il se donne bien de la peine pour la retrouver et, l'ayant trouvée, la ramène au bercail où sont restées les 99 autres. Il les veut toutes ensemble dans sa joie. L'accent n'est plus le même chez Luc - "le peintre de la douceur de Dieu", disaient les Anciens. Luc y ajoute une note de tendresse. Le pasteur en effet ne se donne pas seulement beaucoup de peine à trouver la brebis égarée. Lorsqu'il la trouve, il voit bien qu'il ne suffira pas de lui dire de le suivre pour rentrer au bercail: elle est épuisée et le chemin sera peut-être long. Il la prend sur ses épaules et la porte jusqu'à la maison. Aussitôt arrivé, il dit à ses amis et ses voisins: "venez vous réjouir avec moi: je l'ai ramenée!" La deuxième parabole - la pauvre femme qui a égaré quelques sous - insiste aussi spécialement sur sa joie. Elle a trouvé ce qui était perdu. Elle s'empresse d'appeler ses voisines. La troisième parabole - celle du fils retrouvé (on dit souvent: le fils prodigue) - va plus loin. Le père fait plus que se réjouir "Vite, dit-il aux serviteurs, préparez une fête. Apportez le plus bel habit de mon fils, remettez-lui son anneau (l'anneau de la famille), et donnez-lui des chaussures (les serviteurs allient nu-pieds, mais non pas les enfants de la famille). On se met à chanter et à danser dans la maison, au grand étonnement du fils aîné quand il reviendra des champs.

Chacune des paraboles souligne ainsi un aspect de la miséricorde. Ce matin, nous avons retenu la première, particulièrement précieuse dans la tradition la plus ancienne. C'est à elle qu'on pensait lorsqu'on dessinait dans les Catacombes l'image du pasteur portant la brebis sur ses

épaules. Et pourquoi? Parce qu'il la porte comme Jésus a porté sa croix. L'accent se déplace à nouveau. Il n'y a plus seulement ici une évocation de la douceur de Dieu: l'image nous conduit au centre du mystère. Dans sa Passion, Jésus a rejoint d'avance tous les enfants de Dieu. Il ne leur dit pas: "suivez-moi". Personne ne pourrait franchir l'abîme du mal et de la mort. Il prend dans ses grands bras étendus ceux qu'on lui confie lorsqu'ils s'en vont. C'est pourquoi on a voulu laisser au lieu où ils reposent l'image de l'espérance, liée si intimement à notre foi. Nous n'avons pas perdu ceux que nous avons confiés à la douceur du Seigneur Jésus. Il les a conduits dans la grande fête où nous les retrouverons sans plus pouvoir en être séparés, au jour où le Seigneur de Gloire nous prendra nous aussi avec eux. De là le sens si beau de la dernière prière de la communauté chrétienne, inspirée des Psaumes et toute pleine d'affection, au moment où, à la fin des funérailles, on va emporter la tombe d'un être cher: "Ouvrez-vous, portes éternelles. Le Roi de Gloire y portera maintenant notre soeur... notre frère". Nous chantons ainsi ce que l'antiquité chrétienne figurait dans les Catacombes par l'image de la brebis sur les épaules du pasteur. A ce moment très sacré, nous prions comme le faisaient les anciens: avec la même foi, toute brûlante de la même espérance.

Mais comment accueille-t-on souvent le mystère de la miséricorde et de la tendresse de Dieu? Pour beaucoup aujourd'hui, quel sens ont encore ces trois paraboles? On a bien caractérisé naguère trois types d'homme. Il y a l'homme qui croit (ce fut chez nous pendant longtemps la grande majorité; ce n'est plus le cas). Un deuxième homme est venu. Agressif, il a combattu la religion et même travaillé sans relâche à effacer, si c'était possible, jusqu'au souvenir de Jésus. Cet homme-là n'est pas tout à fait disparu, mais il se fait rare. C'est un troisième homme qu'on rencontre plus communément aujourd'hui. Il ne se sent nullement concerné par la religion: elle ne présente pour lui aucun intérêt. Il ne combatta pas l'Évangile. Il se contente de l'ignorer. Il est bien inutile de lui parler de miséricorde. Parce qu'il estime qu'il n'a rien à se reprocher, il ne voit pas qui

pourrait lui pardonner quoi!... De là découlent pour lui un certain nombre de conséquences. La première et la plus lourde à porter: il vit sans espérance. Il n'attend rien au-delà de l'existence présente, avec toutes ses peines, ses souffrances, le vieillissement et la mort - sinon peut-être une résorption dans le grand tout de l'univers. Il a perdu à jamais ceux et celles qui lui ont été chers et qui ne sont plus là. On pensera ici à ce qu'écrivait un agnostique, très âgé, qui savait que la fin ne tarderait pas:

"J'ai connu de beaux moments dans la vie, mais ils n'ont jamais été sans amertume, parce qu'ils étaient accompagnés de la certitude de ne pas durer. J'ai beaucoup voyagé et j'ai vu tant de choses merveilleuses! Tout cela est à jamais perdu, effacé dans l'abîme du temps. Ma vie a été comme un jardin de rêve. De ce jardin merveilleux, il ne me reste, coupées dans un pot, que quelques fleurs fanées..."

Combien en sont là, non pas parce qu'ils ont le coeur mauvais, mais parce qu'ils n'ont pas connu l'Évangile! Certains d'entre eux ont été baptisés mais personne ensuite ne leur a fait entrevoir le visage du très doux Seigneur Jésus...

Le Seigneur toutefois est infiniment patient! Il ne cessera jamais d'être le bon pasteur, cherchant sans relâche ceux et celles qui sont loin - même très loin! Jusqu'à l'extrême limite, il frappera à la porte, attendant qu'on lui ouvre. Au plus intime de la conscience, au dernier instant, sa douceur pourra faire ce qui nous semble impossible: ouvrir les yeux et le coeur de ceux qu'il n'a jamais cessé d'aimer et qui jusque-là se détournaient de lui. Sans leur enlever cependant leur liberté! L'homme reste libre de s'obstiner dans un choix tragique, en fermant la porte, en disant Non - en repoussant le bon berger, même au moment où il se penche pour prendre la brebis perdue dans ses bras. Ce pourrait être le choix final du troisième homme, celui qu'on croise le plus souvent dans la rue, fermement décidé à ne compter que sur

lui-même et à déterminer lui-même ce qui est bien et ce qui est mal, quoi qu'il arrive.

C'est pourquoi, écrivait Pascal, le mystère de l'agonie du Christ, durera jusqu'à la fin du monde. Mais à la fin, c'est l'amour qui aura le dernier mot et qui jugera; le jour où, dans sa très douce lumière, tous ténèbres disparaîtra; où nous verrons comme nous avons été aimés et comment nous avons accueilli cet amour. "Nous verrons celui que nous avons transpercé", disait l'apôtre Jean devant la croix, au moment de la mort de Jésus. Il faut bien se garder de comprendre ce mystère suivant notre petite mesure humaine alors qu'il est à la mesure du coeur de Dieu - un océan sans rivage de tendresse et de pitié. On pensera ici à ce que disait le curé d'Ars à une maman dont le fils venait de se suicider en se jetant d'un pont: "Si vous saviez, madame, les merveilles que le Seigneur a pu faire entre le pont et l'eau!..."

C'est dimanche. Notre communauté est réunie pour célébrer sa foi et communier au don très sacré du Seigneur. En ce moment privilégié, "réjouissons-nous de ce que nos noms, comme disait Jésus, sont inscrits dans les cieux". Dans cette certitude toute illuminée d'allégresse, sachons rester tournés vers le Seigneur Jésus, appelant tous et toutes à venir vers lui comme les petits enfants qui se jettent avec tant de simplicité et de confiance dans les bras de leur papa. Combien aujourd'hui autour de nous ne savent plus prier et ne savent plus quelle miséricorde est penchée sur eux! Quand nous nous réunissons, comme ce matin, pour prier ensemble, il faut penser à ceux qui ne sont pas avec nous pour tant de raisons - la grande foule de ceux qui ne partagent plus notre foi et notre espérance - en sachant leur prêter, malgré leur éloignement, notre coeur et notre prière. La piété chrétienne aime beaucoup la belle image du Père, qui est sur le seuil de sa belle maison et appelle tous ses enfants: "Venez; la table est mise. Vite, entrez!"

Que vienne le jour où notre route achèvera de nous y mener, le jour des "cent mille chansons et des cent mille saisons" où la douceur du Seigneur Jésus essuiera toute larme de nos yeux.

Jésus, prends avec toi ceux et celles qui sont loin, comme ceux et celles qui sont proches. Rejoins-les tous - même le troisième homme - parce que tu es mort pour tous, même pour lui.

Jésus, je ne suis pas sûr de moi, mais je suis très sûr de toi.

Jamais, je ne pourrai trop espérer de toi!

Le *Comité de Diffusion de Célébrations liturgiques* (CDCL),
au nom des évêques canadiens,
assure les relations avec les Amis du Jour du Seigneur.

1340, boul. Saint-Joseph Est,
Montréal, Qc, H2J 1M3

Téléphone : 514-524-8223 poste 206

Adresse courriel : info@jourduseigneur.ca

Pour retrouver les textes de toutes les homélies, consultez le site web
communications-societe.ca/fr/homelies
